

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La Côte-des-Neiges

Jacques Godbout

Volume 5, numéro 4 (28), juillet-août 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30244ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J. (1963). La Côte-des-Neiges. *Liberté*, 5(4), 300–303.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1963

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La Côte-des-Neiges

Adolescents, nous voulions créer la *Commune de la Côte-des-neiges*; plus âgés nous songions à fonder l'*Académie de la Côte-des-neiges*. . . c'est que de culture importée (made in France copyright romain) nous imaginions cette côte un peu comme la *butte* parisienne et voulions transformer une réalité que nous pouvions embrasser — ce quartier — en un idéal politique, littéraire, esthétique. . . ces projets comme mille autres se firent au-dessus des tables d'un restaurant tout blanc, au toit bleu ou rouge (je ne me souviens déjà plus) à étages surprises et dont Constantineau s'obstinait à voler un Saint-Joseph dans sa niche, ou encore dans les jardins de cette *petite chaumière*, propriété d'un grec fort sympathique, où se retrouvaient les étudiants du quartier. (Mais la chaumière fut détruite pour que l'on puisse agrandir le carrefour, près du Musée de cire.)

Aujourd'hui un Italien a remplacé le Grec, son restaurant une pizzeria, est situé tout au haut de la côte et d'autres adolescents y préparent tranquillement d'autres révolutions : on va chez Vito, comme nos grands-parents allaient à la messe. D'autres encore, moins nombreux, se retrouvent parfois dans la rue Gattineau, qui reste la mémoire du village; mais adultes ou adolescents ont abandonné l'idée de faire leur, la Côte-des-neiges. Etudiants, intellectuels, professeurs, parasites de toutes sortes, l'envahissent, mais ne la possèdent pas.

C'est que d'un côté la mégalomanie du recteur (un si brave Monseigneur) de l'Université risque d'anéantir les maisons où, à mesure qu'elles vieilliraient, les artistes iraient s'installer, et que d'autre part la ville (on est en Amérique) exproprie et dé-

mantèle les vieilles demeures en bois du village, de telle sorte que peu à peu, par une antithèse qui nous est maintenant familière, plus le quartier vieillit, plus il devient neuf.

Cela lui a valu de se commercialiser, cela lui a aussi valu quelques horreurs architecturales (tel le monastère des dominicains) mais aussi des bijoux irremplaçables telle l'église orthodoxe grecque située sur ce chemin de la Côte Sainte-Catherine qui circonscrit la butte des neiges, étend son large filet de rue, croise en pleine côte la rue principale, comme se croisent les lignes de sucre des *hot-cross-buns* du vendredi saint.

Aussi, il reste très peu de champs vagues, dans le quartier, et l'on ne peut plus chasser que le Jésuite, l'automne, depuis que les bons pères ont acheté le pavillon d'un club de chasse au renard qui se pratiquait jadis dans les vergers et les vallons du flanc sud.

En fait, le quartier est tenu, comme la pierre d'une bague, entre les pinces des Sulpiciens qui possèdent l'Université et le Cimetière (gigantesque champ du scandale où les morts sont mieux servis que les vivants et qui ferait un parc merveilleux), celles des Pères de Sainte-Croix qui exploitent l'Oratoire-Saint-Joseph-Shrine et les griffes des éducateurs de Saint Ignace qui établirent, à l'époque où la Côte ne comprenait que quelques résidences et un village, le collège le plus bourgeois de la province, sorte de lycée d'extrême-droite pour fils de riches provinciaux.

Mais c'est, de toute façon, un quartier bourgeois qui s'affiche tel, et c'est peut-être pourquoi les clercs catholiques romains (exemptés de taxes bien sûr) rachètent maisons et parterres fleuris qui pour y loger de vieilles soeurs, qui pour permettre aux frères de la communauté d'aller à l'Université enfin.

Mais la Côte-des-Neiges reste aussi le refuge des professeurs de l'Université de Montréal qui apprennent ainsi à devenir des Montréalais privilégiés. Au fond, cependant, professeurs (bourgeois par contact) ou étudiants (fils en liberté qui logent dans des sous-sols ou à cinq dans de petits appartements qu'ils décorent en garçonnière-bordel-de-luxe dès le 30 septembre) n'y sont que tolérés. S'ils cherchent à envahir la côte, celle-ci est trop bien cotée pour appartenir en biens immeubles à d'autres qu'aux hommes d'affaires, médecins, avocats, psychiatres ou contracteurs ayant réussi.

Et si, au flanc du Mont-Royal, on respire à son aise, si le bruit de la ville n'y est qu'une rumeur, si la civilisation y reste à la portée de la main, cet espace privilégié, cette altitude se payent cher aurait, je crois, dit Flaubert.

C'est pourquoi le quartier dans son plateau, et jusque dans la côte, possède une collection invraisemblable de maisons riches entourées de pelouses soignées comme chevelure de femme mais d'un goût douteux et dont le style hésite entre le home anglais et le split-level américain, s'enrobant parfois avec amour de ces pierres des champs que chérissaient les premiers Montréalais. Et les Côte-de-Neigeois savent bien que ces boîtes en briques hollandaises, fabriquées en série dès après la guerre, et piquées au bas de la jupe du quartier, ne seront jamais que les bidons-villes de leur altitudinité, de leur noblesse.

En haut, chaque demeure, quand vient janvier, est un refuge de chaleur et de paix exquises; au bas de la côte les rues en enfilade accumulent platement des façades ternes que cherche en vain à rehausser, parfois, un portique à l'italienne où brille soir et jour un luminaire-spoutnik cuivré et des murs parsemés de briquettes de couleur rose...

Or Côte-des-Neiges est à Montréal un des rares quartiers qui soit une entité vivante, identifiée et facilement cernable. Et la colline reste certes quartier français, que les vagues successives d'immigrants transforment de temps à autre en royaume hongrois, ou yiddish ou même allemand, mais qui assimile ou rejette peu à peu ceux qui ne lui ressemblent pas. (Vraisemblablement ce sera le premier quartier où le Ministre de l'Éducation devra construire la première école laïque publique.)

Il y a — comme pour chaque quartier — cent visages de la Côte-des-neiges et ceux qui habitent rue Lacombe ou de Sérigny ne connaissent pas la Côte-des-neiges de ceux qui demeurent rue Kent; les uns, à quinze ans, ont fait l'amour dans le grand cimetière, les autres sous les balcons de la rue Van Horne...

Mais ici, plus qu'ailleurs peut-être, un quartier, dans la vie d'un enfant, reste la notion géographique la plus importante: nous appartenons à une nation sans pays, nous sommes citoyens d'une fédération qui n'est qu'un bandeau de terre que seuls les pilotes des réactés savent apprécier. C'est peut-être pourquoi la Côte-des-neiges, parce que j'y suis né, et même si je n'y ai pas épuisé mon enfance, mais aussi parce que j'y suis revenu, reste

le centre de la terre d'où je tends et dessine les coordonnées nécessaires pour mesurer le monde.

Une Côte, ma côte, comme la plus belle fille de la ville, allongée en travers du Mont-Royal, les jupes bouffantes sous le vent qui vient par rafales du lac Saint-Louis que l'on devine là-bas, ou des Laurentides qui certains jours jouent aux montagnes, dans l'horizon.

Jacques GODBOUT